

CONTRE LES ICONOCLASTES : SEPT CHAPITRES ^{1 2}

I. Contre ceux qui prétendent que les chrétiens, en vénérant des icônes du Christ, de la Mère de Dieu ou de tout saint, les déifient.

Déifier (quelqu'un) signifie – nous l'expliquerons à partir de la structure même du mot – considérer comme Dieu ce qui n'est pas Dieu et le servir (comme Dieu), conformément aux paroles de l'Apôtre : «Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en une image représentant l'homme corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles» (Rom 1,23). Quant aux premiers êtres (des hommes), – car il est nécessaire d'expliquer la quadruple catégorie – (ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en une image ressemblant à) Cronos et Zeus, Héra et Aphrodite et leurs semblables des deux sexes, – (en nombre) très nombreux, autant que faire se peut. Dans la deuxième catégorie, ils adorèrent Dieu sous la forme de l'aigle, du vautour ou d'une autre espèce du même genre; quant à la troisième, ils l'adorèrent sous la forme du veau, du chevreau ou d'une autre espèce du même genre; pour la quatrième, ils l'adorèrent sous la forme du serpent, du lézard ou d'une autre créature du même genre. Les Grecs, les barbares et les Scythes, ayant divinisé leurs images, «servaient», comme le dit l'apôtre, «la créature plus que le Créateur» (Rom 1,25), et créèrent de nombreux dieux et déesses de toutes sortes, qui se livraient une concurrence féroce, et aucun d'eux n'était, n'est ni ne sera jamais Dieu. On ne leur reproche pas d'avoir fait une image de ce qui existe, car Moïse, entre autres, représente le serpent et les chérubins. Lorsqu'il entreprit la construction du tabernacle, il en reçut l'image dans une révélation divine, car Dieu dit : «Veille à le construire selon l'image qui t'a été montrée sur la montagne» (Ex 25,40). Mais on leur reproche d'avoir pris pour Dieu ce qui était représenté et de l'avoir adoré, engendrant ainsi une chaîne interminable de polythéisme, par ignorance du Dieu unique, incorruptible et invisible. À ceux-là, le saint apôtre dit : «Puisque nous sommes de Dieu, ne concevons pas la divinité comme une matière semblable à de l'or, de l'argent ou à de la pierre gravée, selon l'entendement humain» (Ac 17,29). Voilà ce qui arrive lorsque ceux mentionnés précédemment divinisent les images. Pour ceux qui ont «un seul Dieu le Père, de qui viennent toutes choses, et un seul Seigneur Jésus Christ, par qui sont toutes choses» (I Cor 8,6), et un seul saint Esprit, en qui sont toutes choses, ériger une image du corps du Christ ne signifie pas, ô hommes, inventer des dieux – que votre imagination soit rejetée ! – mais confesser qu'il est apparu sous une image semblable à la nôtre, comme il est écrit : «Lui qui, existant en forme de Dieu, ne s'est point élevé pour devenir égal à Dieu, mais s'est abaissé lui-même, en prenant la forme d'un serviteur, en devenant semblable aux hommes, et ayant paru comme un homme; mais il s'est abaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même à la mort de la croix» (Phil 2,6-8). Son image n'est pas à la ressemblance d'un homme corruptible, ressemblance que dénonce

¹ L'ouvrage «Contre les iconoclastes : Sept chapitres» a été écrit par le vénérable Théodore le Studite durant son emprisonnement à Vonitus, entre 816 et 819, pour vénération d'icônes.

² Titre de l'ouvrage en grec : Κατὰ εἰκονομάχων κεφάλαια επτά.

Titre de l'ouvrage en latin : Adversus iconomachos capita septem.

l'apôtre; mais à l'image d'un homme, comme il l'a dit lui-même, non corruptible, mais incorruptible. Car, comme le dit le grand Pierre : «Son âme ne fut point abandonnée dans le séjour des morts, et sa chair ne connut point de corruption» (Ac 2,31), parce que le Christ n'est pas un simple homme, mais Dieu fait homme, descriptible par son apparence corporelle, puisqu'il était à l'image d'un homme, mais demeurant indescriptible dans son essence divine, car, avec le Père et par le saint Esprit, il est différent de tous les autres.

Comment le Christ peut-il alors être véritablement le Verbe de l'économie si, contrairement au Père et au saint Esprit, il ne peut, outre sa nature filiale, être représenté corporellement ? Il ne s'agit donc nullement de déifier les icônes en représentant et en les vénérant – loin de là ! Car nous ne disons pas que nous avons un Dieu créé, mais un Dieu incarné, non pas deux Dieux, mais un seul en trois personnes. Et en vérité, en vénérant une image, nous ne pensons pas impie vénérer la substance sur laquelle elle est imprimée, mais bien cette image même qui, bien qu'imprimée sur elle comme un sceau, est néanmoins par nature en Christ. Car les images des prototypes, imprimées sur une substance travaillée par l'art, ne participent pas à la nature des prototypes, mais ne montrent, comme dans un miroir, qu'une ressemblance avec les objets dont elles sont l'empreinte. Car autrement, à l'image de la croix, représentée sur quelque support que ce soit, nous nous retrouverions à adorer toute substance. Mais – adieu folie ! La puissance, la gloire et l'adoration ne font qu'un en l'une et en l'autre, comme le proclame Basile le Grand, puisque la ressemblance entre l'image et le prototype n'est pas celle de deux personnes, mais d'une seule. Hormis la différence d'essence, le prototype et l'image sont un et même, comme le dit le sage Denys. Il en va de même pour la Mère de Dieu. Car en la représentant et en adorant son icône, nous ne reconnaissons ni n'honorons, à la manière païenne, une déesse, mais bien la Mère de Dieu. De même pour les saints : nous n'honorons et n'adorons pas plusieurs dieux et déesses, mais un seul Dieu et ses serviteurs, pour qui l'honneur revient à tous et à qui il revient. Ne pensez-vous pas que la myrrhe divine soit considérée comme l'image du Christ ? Que le trône divin soit pris pour le tombeau vivifiant ? Que le revêtement qui le recouvre soit le linceul dans lequel le Christ fut enseveli ? Que la lance sacrée soit prise pour la lance qui perça les côtes de son corps divin ? Que l'éponge soit prise pour celle dont il but le fiel ? Que l'image de la croix soit prise pour l'arbre vivifiant ? Détruisez tout cela, et tout ce qui représente une image ou une ressemblance du divin, car vous affirmez qu'adorer, voire construire une image à l'image et en l'honneur du Christ, revient à créer des dieux. En réalité, ceux qui parlent ainsi en vain commettent un acte impie, au même titre que les Grecs. Car les premiers, avant l'incarnation, croyaient que Dieu pouvait être représenté, bien qu'il soit indescriptible; ceux-ci, après l'incarnation, persistent à affirmer qu'il ne peut être représenté, bien qu'il soit descriptible par son corps.

II. À ceux qui s'interrogent sur l'absence de toute mention de la représentation du Christ dans l'Évangile :

Il me semble que ceux qui aiment polémiquer ne comprennent pas que, dans l'Évangile, certaines choses sont énoncées explicitement et d'autres implicitement. En effet, le saint Esprit a fait en sorte que, pour la plupart,

l'acquisition de ce qui est utile ne soit pas sans difficulté. Au contraire, nous obtenons ce qui est utile par une recherche assidue, de sorte que ce qui est acquis par cette recherche soit durable et, par conséquent, difficilement récupérable. Et cela est naturel. Car sans recherche, il n'y aurait point d'acquisition. Alors, illustrons cela par une comparaison. À un moment donné, Pierre dit à Jésus : «Seigneur, si tu es là, ordonne-moi de venir à toi sur les eaux.» Et Jésus répondit : «Viens.» Alors Pierre descendit de la barque et, marchant sur l'eau, alla vers Jésus. Mais, voyant la force du vent, il eut peur et commença à s'enfoncer. Il s'écria : «Seigneur, sauve-moi !» Aussitôt, Jésus étendit la main, le prit et lui dit : «Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?» Et lorsqu'ils furent montés dans la barque, le vent cessa (Mt 14,28-32). Il n'est donc pas dit ici que Pierre marcha de nouveau sur l'eau après que Jésus l'eut soutenu, mais cela est exprimé indirectement. Car personne de sensé ne pourrait affirmer que Jésus l'ait porté dans les airs ou sur une civière avant qu'ils ne montent ensemble dans la barque. Revenons-en maintenant au sujet abordé et essayons de comprendre ce qui est dit. «Alors ceux qui avaient reçu le didrachme», dit l'évangéliste, «s'approchèrent de Pierre et lui demandèrent : «Ton maître ne te donnera-t-il pas le didrachme ?» Il répondit : «Si.» Et lorsqu'il fut entré dans la maison, Jésus le précéda et lui dit : «Qu'en penses-tu, Simon ?» «De qui les rois de la terre reçoivent-ils l'impôt ou le tribut ? De leurs fils ou d'étrangers ?» Pierre lui répondit : «D'étrangers.» Jésus lui dit : «Oui, les fils sont libres; mais pour ne pas les scandaliser, quand tu iras à la mer, prends un hameçon, et le poisson que tu avais pris au début, et quand tu lui auras ouvert la bouche, tu y trouveras un statère; et, le prenant, donne-le-moi, et donne-le-toi» (Mt 17,24-27). Ainsi, l'expression «pour moi et pour toi» signifie indirectement : au lieu de «mon image» et «la tienne», non seulement parce que ces pronoms désignent des personnes, et que les personnes ont des images, mais aussi parce que quiconque payait l'impôt pour sa propre image (c'est-à-dire pour sa propre personne) apportait l'image royale en paiement de l'impôt à César, appelé capitation.

En tout cas, le statère, le didrachme ou le denier portent l'effigie de celui qu'ils représentent et une inscription. Ainsi, tout comme, en lien avec ce qui précède, il est dit que Pierre a marché de nouveau sur les eaux, et il est impossible d'imaginer le contraire, de même ici, avec l'expression «pour moi et pour lui-même», l'image du Christ et celle de Pierre sont tacitement indiquées (et cela est clair pour tous ceux qui ne sont pas trop naïfs).

Je ne mentionne même pas le fait que partout en Christ, par nature, une image (la sienne) est présente. Car là où il y a un archétype, il y a évidemment aussi une image qui lui est liée. En effet, l'archétype et l'image se trouvent l'un dans l'autre et sont liés entre eux. Mais, en plus de ce qui a été dit plus haut, je dois ajouter que l'image qu'il a payée à César, il l'a inscrite lui-même d'une manière inconnue. Comment ? Car ce n'est pas par hasard, et encore moins par consentement, que le poisson avala le statère (car cela aurait été humain). Il est plus pieux de croire que, par l'action du saint Esprit, simultanément à la Parole (du Christ), il se trouva dans l'estomac du poisson. Cela sied à Dieu. «Il parla», dit l'Écriture, «et cela fut : Il commanda, et ils furent créés» (Ps 148,5).

III. Contre ceux qui disent : puisqu'il n'y a pas d'image de l'homme au ciel, mais l'image de la croix, il est donc nécessaire de l'adorer.

Dieu, qui connaît toutes choses avant leur existence, préfigurant avant la fondation du monde le mystère de son incarnation, par les étoiles, a représenté la croix au ciel et s'est représenté lui-même sur terre dans la création d'Adam, qui, selon le bienheureux Paul, est l'image de l'avenir. Car il était nécessaire que Celui qui est descendu du ciel soit représenté sur la terre, et que Celui qui est venu de la terre soit représenté au ciel, afin que la contemplation des deux démontre l'union du céleste et du terrestre. De plus, l'image d'un homme ne pouvait être représentée au ciel, où, malgré l'absence d'une telle image, les hommes adoraient par erreur les étoiles : combien plus les auraient-ils adorées s'ils avaient vu une forme humaine ! C'est pourquoi le grand Moïse dit : «De peur que vous ne leviez les yeux vers le ciel, que vous ne voyiez le soleil, la lune et les étoiles, et toute la beauté des cieux, et que vous ne soyez entraînés à les adorer et à les servir» (Dt 4,19). Ainsi, avant la venue du Christ, outre les autres figures célestes, existait aussi l'image de la croix, qui n'était pas utilisée pour le culte. Car si le prototype était considéré comme maudit à cette époque, l'image elle-même aurait certainement été un objet de colère. Mais après que le Christ eut souffert sur son prototype par amour pour l'humanité, l'image de la croix devint vénérable et salvatrice, même si elle était visible au ciel – de même que l'image du Souffrant devient visible sur terre là où elle avait été imprimée auparavant – si seulement la main iconoclaste ne s'était pas empressée de la judaïser. Ainsi, l'image de la croix doit être particulièrement vénérée, non pas parce qu'elle est au ciel, mais à cause de l'arbre vivifiant, sanctifié par le fait que le Christ y fut cloué – de même que l'image du Christ est vénérée non pas parce qu'elle fut imprimée auparavant sur Adam, mais parce qu'il est né de la Vierge.

IV. Contre ceux qui disent que le prêtre scelle les enfants qu'on lui amène non pas par une icône, mais par l'image de la croix.

Le prêtre, devenu médiateur entre Dieu et les hommes, imite le Christ dans ses invocations sacrées. Car l'apôtre dit : «Il y a un seul Dieu, et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, un homme, Jésus Christ» (I Tim 2,5). Par conséquent, étant l'image du Christ, il utilise nécessairement non pas une image (car comment une image pourrait-elle utiliser l'image de son prototype ?), mais l'image de la croix, imitant ainsi le Christ. Car, de même qu'il a «couvert de honte les principautés et les pouvoirs par sa hardiesse» (Col 2,15), comme il est écrit, par la croix, de même, lui (le prêtre), en tant qu'image du Christ, par l'image de la croix – car image et représentation sont synonymes en termes de ressemblance –, accomplit le salut de l'enfant. Ainsi, ici aussi, il est évident que la dignité sacerdotale est comprise comme l'image du Christ.

V. Contre ceux qui disent que quiconque utilise l'image de la croix, mais non l'icône, chasse la passion et le démon qui sont en lui.

Cette question a une réponse semblable à la précédente. Comment et de quelle manière ? Car chaque croyant, par le «bain de la régénération et le renouvellement du saint Esprit» (Tite 3,5), est conforme à l'image de Jésus Christ, selon ce que l'apôtre a dit (Rom 8,29). Et ailleurs : «L'homme [...] ne doit pas se

couvrir la tête, car il est l'image et la gloire de Dieu» (I Cor 11,7). De plus, le principal apôtre déclare : «Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte» (I P 2,9). Par conséquent, chacun doit aussi être prêtre pour lui-même, selon sa conscience, en matière de salut. Bien que le croyant soit une image (du Christ), cela n'exclut pas l'existence d'une image du Christ dans la matière. Car l'image, acquise par la conformité à la naissance divine, se comprend en relation avec l'homme intérieur. Comment le Christ, sous une forme corporelle, pourrait-il ressembler à ceux qui, en apparence, sont l'infini ?

Cette objection provient soit d'une méconnaissance du sens des expressions égal (τῶν ὁμωνύμων), soit d'un refus de comprendre le raisonnement correct. Car le mot «honoré» (σεπτόν) est un homonyme (c'est-à-dire une expression désignant simultanément plusieurs choses), qui peut être interprété de diverses manières. Par exemple, le mot φῶς est employé en relation avec le soleil, mais aussi avec l'homme, car il désigne l'homme. Par conséquent, si je dis : «τό φῶς n'est pas l'homme», c'est vrai, car je comprends ce mot en relation avec la lumière du soleil. Si je dis ensuite : «ὁ φῶς est l'homme», c'est également vrai, car je comprends que, dans ce contexte, le mot se réfère à l'homme. Et aucune de ces deux affirmations n'est fausse, compte tenu du changement de sens dans les deux cas. De même, concernant ce qui est vénéré, l'expression du même nom est employée de deux manières : tantôt elle désigne l'indicible, tantôt elle désigne le descriptible. Car «ce qui est vénéré est indicible», disait le saint père lorsqu'il théologisait sur la nature divine, pour réfuter ceux qui réduisaient la Divinité aux limites du descriptible. Et il l'a dit avec justesse. En effet, il ne s'agissait pas de parler de l'économie. Car la théologie et l'économie sont deux enseignements distincts, et il est impossible d'y présenter des définitions identiques. Le divin Cyrille utilise le mot hypostase indifféremment : tantôt il le comprend comme nature, tantôt comme personne, en raison de sa double signification. De plus, il reconnaissait que ce qui est décrit peut aussi être vénéré, comme il le dit lui-même : «Inclinez-vous devant la crèche où, dans votre folie, vous avez été élevés par le Verbe.» Ce qui est vénéré est, de toute évidence, vénéré. Je ne parlerai plus du corps du Seigneur. N'est-ce pas une image descriptive ? Quel mot pourrait le contredire ? Quoi donc ? N'est-il pas vénérable ? Même les pierres le confirmeraient. Et que dire de la croix vivifiante ? De son image ? De l'autel ? De la table divine ou du trône ? De l'Évangile sacré ? De tous les autres objets sacrés du Temple ? Les reliques des saints ne sont-elles pas elles-mêmes descriptives ? C'est parfaitement évident, mais ensemble, elles sont vénérées, tout comme l'icône du Christ. Les pères du VI^e concile, qui ont écrit sur les icônes vénérées dans plusieurs ouvrages, en témoignent.

VII. Contre ceux qui citent les paroles de saint Grégoire concernant l'icône du Christ : «Quiconque adore une créature, même au nom du Christ, adore un idolâtre.»

Ces propos étaient tenus contre les Ariens, qui affirmaient que le Fils de Dieu était une créature. Mais puisque, en vénérant l'icône du Christ, nous vénérons, selon la foi orthodoxe, le Christ lui-même – d'une seule et même adoration, non différenciée par une différence d'essence, mais identique en vertu de l'unité de la Personne –, nous n'adorons pas une créature – loin de là – car le

Christ lui-même n'est pas une créature, bien qu'il y ait en lui quelque chose de créé – puisque le plus puissant a vaincu la création, comme le dit le saint père. Ne cherchez plus la substance dont la pensée sépare le Christ, bien qu'en elle, à travers l'image, je le répète, il apparaisse comme dans un miroir. Si vous dites que l'image ne contient pas le Christ, alors vous, aveugle comme un porc, n'ayant que des yeux extérieurs, vous prouvez que vous n'êtes pas de ceux à qui Dieu, par sa Parole, a ordonné de répandre les perles de la vérité.

